HAL
open science

La Bible est-elle soluble dans les phylactères ?

Sylvain Lesage

To cite this version:

Sylvain Lesage. La Bible est-elle soluble dans les phylactères ? . Le Temps des médias. Revue d'histoire, 2012, Communiquer le sacré, 17, pp.10.3917/tdm.017.0033. 10.3917/tdm.017.0033 . hal-01513134

HAL Id: hal-01513134

https://hal.science/hal-01513134v1

Submitted on 28 Apr 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

La Bible est-elle soluble dans les phylactères ?
La bande dessinée et la Bible en France, du début du XXe siècle aux années 1980

Sylvain Lesage

Article publié dans *Le Temps des médias* n°17, 2012

Des vitraux aux images d'Épinal utilisées pendant les missions, l'Église possède une longue habitude d'usages populaires de l'image. Cependant, lorsqu'au tournant du XXe siècle la bande dessinée se répand en France, dans les journaux illustrés pour enfants, l'attitude de l'Église semble marquée par un refus catégorique. Héritière de multiples formes de récits en images[1], la bande dessinée s'inscrit d'emblée dans un lien étroit avec la culture de masse. Accordant une place importante aux images, privilégiant le divertissement sur l'édification, les récits illustrés heurtent de front les valeurs catholiques. Les positions violentes de l'Église vis-à-vis de la bande dessinée dessinent ainsi, en creux, un imaginaire catholique de la lecture.

Les censeurs catholiques partagent avec les milieux éducatifs laïques[2] une angoisse face à la multiplication des illustrés divertissants[3], parmi lesquels ceux des frères Offenstadt[4] s'attirent les condamnations les plus vives. Même les publications en apparence les plus irréprochables moralement se voient décriées pour la place qu'elles accordent au divertissement, au détriment des visées éducatives ou militantes. Ainsi, André Balsen condamne en 1920 la pourtant fort sage revue *Belles Images* de la librairie Fayard : « sans contredit les bons catholiques ne s'y abonneront point. Quoique sa morale naturelle soit satisfaisante, et lui donne une valeur éducative incontestable, elle ne leur convient pas à cause de sa neutralité. Toutefois, tenant le milieu entre le Bien et le Mal, elle peut servir de "pont" intermédiaire afin de conquérir certains enfants, et les arrêter sur les chemins de la perdition... »[5]. Cette posture de dénonciation s'exprime pleinement à travers la figure de l'abbé Béthléem, qui mène une véritable « croisade »[6] contre les illustrés, notamment dans sa *Revue des lectures* et dans son guide *Romans à lire et romans à proscrire*[7].

---

1 Thierry Smolderen, *Naissances de la bande dessinée. De William Hogarth à Winsor McCay*. Bruxelles, les Impressions Nouvelles, 2009.

2 Dès 1897 par exemple, Félix Pécaut, inspecteur général de l'Instruction publique, tente d'alerter l'opinion publique sur les méfaits de la culture de masse sur l'esprit des enfants : « Je me demande avec inquiétude pour qui et pour quoi nous travaillons, pour qui et pour quoi nous exerçons ces enfants du peuple à lire, à comprendre » (*L'Education publique et la vie nationale*. Paris, Hachette, 1897).

3 Cette crainte s'ancre dans l'apparition d'une littérature « industrielle » menaçant de pervertir les masses, comme l'a montré Loïc Artiaga dans *Des torrents de papier : catholicisme et lectures populaires au XIXe siècle* (Limoges, Pulim, 2007).

4 Éditeurs, entre autres, de *L'Epatant*, qui accueille les aventures des *Pieds-Nickelés* de Louis Forton.

5 *Les Illustrés pour enfants*, fascicule imprimé par J. Duvivier pour le Comité Catholique de Lille, Tourcoing, 1920.

6 Jean-Yves Mollier : « Aux origines de la loi du 16 juillet 1949, la croisade de l'abbé Béthléem contre les illustrés étrangers », dans Thierry Crépin, Thierry Groensteen (éd.), *« On tue à chaque page ! ». La loi de 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.* Nantes/Angoulême, Éditions du Temps/Cnbdi, 1999, pp. 17-33.

7 *Romans à lire et romans à proscrire. Essai de classification au point de vue moral des principaux romans et*

Ce refus systématique est progressivement remplacé par une attitude d'acceptation de la part de l'Église. Le christianisme, religion du Verbe, accorde peu à peu une place aux histoires en image. Mais le caractère sacré des textes religieux dessine une limite qui semble longtemps infranchissable aux éditeurs. Examiner les modalités de leur adaptation en bande dessinée permet donc de retracer les attitudes fluctuantes des autorités ecclésiastiques face au langage « neuf » de la bande dessinée. L'examen des formats rhétoriques mobilisés par les éditeurs religieux permet de dresser un premier panorama, que nous compléterons par une analyse des contraintes spécifiques pesant sur les adaptations dessinées de la Bible. Le cas de *Tournesol*, revue protestante d'éveil biblique par la bande dessinée, permettra par sa singularité d'éclairer les attitudes contrastées des différents courants du christianisme français face à la bande dessinée[8].

L'introduction de la bande dessinée dans les publications catholiques

Parallèlement à cette posture de défiance à l'égard des histoires en images et des illustrés, une autre tendance se manifeste parmi les éditeurs catholiques, qui mettent en avant une attitude plus pragmatique vis-à-vis de la modernité médiatique, et tâchant de s'emparer de ses outils pour conquérir de nouveaux publics. C'est le cas particulièrement des éditions Fleurus et de la Bonne Presse. Émanation de l'Union des Œuvres catholiques de France, Fleurus s'empare immédiatement de la bande dessinée pour séduire les jeunes lecteurs de *Cœurs Vaillants*, créé en octobre 1928. Le cas de ce journal est particulièrement éloquent. Constatant le succès du personnage dans les pages du supplément illustré du *Vingtième*, l'abbé Courtois, responsable de la rédaction, publie en France « les aventures de Tintin ». L'acceptation de cette bande dessinée plus « moderne » ne se fait cependant pas sans tension, la rédaction française tentant dès la troisième semaine de publication, le 9 novembre 1930, d'accompagner les vignettes d'Hergé de légendes, craignant que les enfants ne puissent comprendre ces paroles enfermées dans des bulles. Le 4 janvier 1930, après les menaces répétées d'Hergé, les légendes disparaissent. Par ailleurs, si les responsables du journal apprécient le succès rencontré par Tintin, le caractère indépendant du personnage, sans la moindre attache au départ, ne convient pas totalement à leur idéal du héros catholique. C'est pourquoi l'abbé Courtois, accompagné de son collaborateur Jean Pihan, se rend au domicile des Remi pour demander à Hergé de créer une autre série au caractère familial plus marqué : le lecteur « y verrait des enfants sans problèmes particuliers, quitter leurs parents et vivre une aventure singulière. A la fin, le devoir accompli, ils rentreraient à la maison »[9] : ce sera *Jo, Zette et Jocko*[10].

---

romanciers de notre époque. Cambrai, 1904. L'ouvrage connaît onze éditions successives jusque 1932.

8 Les recherches nécessaires à cet article ont bénéficié du dispositif de chercheur associé à la Bibliothèque nationale de France, au sein du Centre national de littérature pour la jeunesse / la Joie par les livres. Qu'Olivier Piffault soit remercié ici pour ses remarques.

9 Philippe Goddin, *Hergé : chronologie d'une oeuvre. Tome 3, 1935-1939*. Bruxelles, Moulinsart, 2002, p. 32.

10 *Le Rayon du mystère*, premier épisode des aventures de Jo, Zette et Jocko, est publié dans *Coeurs vaillants* le 19

Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, les usages catholiques de la bande dessinée restent donc cantonnés au divertissement édifiant, propre à séduire le jeune lecteur et transmettre les valeurs chrétiennes. *Bayard*, lancé par la Bonne Presse en janvier 1936 pour concurrencer l'Union des Œuvres, alloue globalement le même rôle aux « histoires en images », encore rares à cette époque dans ses pages.

L'ère des hagiographies en bande dessinée

Après-guerre, dans un contexte de surveillance très stricte des publications destinées aux enfants[11], les éditeurs catholiques – laïcs ou religieux – commencent à s'emparer de la bande dessinée dans des sujets ouvertement religieux. Mais plutôt que de mettre en images les textes sacrés, les auteurs se cantonnent aux vies des grands personnages de l'Eglise. L'œuvre la plus marquante de la période est assurément le *Don Bosco* de Jijé. Travail de commande initié par la famille Dupuis, qui publie dès 1938 *Spirou*, la biographie en images du prêtre de Turin est initialement publiée dans le journal entre le printemps 1941 et Noël 1942. La narration, qui entremêle humour, suspense et évocations historiques (comme la prise de Rome en 1870), s'impose par ses rebondissements et la qualité de son dessin comme l'un des récits phares du journal. Au second trimestre 1943, pour donner un peu d'activité aux ateliers d'imprimerie frappés par les difficultés de la guerre, un premier album est commercialisé, et rencontre un succès immédiat[12] : à la faveur de la multiplication des ventes, le prêtre des jeunes se voit rapidement érigé en patron de l'entreprise[13]. Reprise dans les pages du *Spirou* français après-guerre, la biographie est rééditée en album en 1949, avant de se voir entièrement redessiné par Jijé qui, soucieux de réalisme, passe trois semaines en Toscane et décide de remanier profondément son récit, considérablement resserré dans la nouvelle version. Celle-ci, publiée dans *Le Moustique* de novembre 1949 à décembre 1950, fait l'objet dès 1951 de la publication d'un album en couleurs, très fréquemment réédité à la fois par Dupuis (en grand format) et par la Procure Don Bosco, jusqu'aux années 2000. Devenue un classique pour plusieurs générations, la biographie de Don Bosco a posé les jalons du genre de l'hagiographie dessinée[14].

Le succès de cette biographie suscite une véritable vogue éditoriale, d'une part dans les publications

janvier 1936.

11 Thierry Crépin : *« Haro sur le gangster ! ». La moralisation de la presse enfantine 1934-1954*. Paris, CNRS Editions, 2001.

12 Au printemps 1944, trois éditions se sont succédées, totalisant plus de 100 000 exemplaires, à en croire Thierry Martens dans son texte de présentation, *Tout Jijé, 1941-1942*. Marcinelle, Dupuis, 2004, p. 3.

13 Toujours selon Thierry Martens, fin connaisseur de la maison, une effigie a même longtemps trôné dans un des ateliers, devant laquelle le patron venait se recueillir avant toute décision délicate.

14 Au contraire, *Emmanuel*, du même Jijé mais sur un scénario de l'abbé Balthasar, s'attache à reproduire fidèlement des extraits du texte biblique. Mais celui-ci dévore totalement l'image, prisonnière du double carcan d'un texte typographié très pesant et d'un volumineux appareil de notes. Il n'est donc guère étonnant que les albums n'aient connu qu'une vie éditoriale très sporadique : deux tomes séparés en 1946, une édition intégrale en 1949, avant de connaître une réédition tardive en 1987.

laïques empreintes de morale catholique (belles histoires de l'oncle Paul dans *Spirou*[15], biographie de Vincent de Paul par Raymond Reding dans les pages de *Tintin* en 1951[16]), mais surtout dans les publications confessionnelles.

Dans l'immédiat après-guerre, les éditions Fleurus lancent une collection au succès durable : « Belles histoires et belles vies » : 99 titres en tout, qui reprennent des vies de saints et quelques extraits de l'histoire sainte, comme *La Plus belle histoire*[17]. Malgré la collaboration de dessinateurs de bande dessinée de premier plan[18], on est loin du dynamisme jijéen. Les éditions Fleurus optent pour des histoires systématiquement présentées sous la forme de quatre images indépendantes par page, explicitées par un lourd pavé de texte, qui ancrent les récits dans la tradition spinalienne la plus conservatrice formellement. La maison de la Bonne Presse publie également des vies de saints, dont *Marie, mère de Jésus*, prépublié dans les pages de l'hebdomadaire *Bernadette* en 1954-1955 et publié en album en 1956. Le récit présente l'intérêt de systématiquement proposer des va-et-vients entre histoire sainte et temps présent, par l'intermédiaire de la lectrice, représentée par le personnage de Bernadette. Cette construction permet non seulement de relier systématiquement les épisodes narrés et la piété quotidienne des enfants, mais également de mettre le doigt sur les zones d'ombre des textes sacrés, comme par exemple le cas de la mort de Joseph[19].

Parallèlement à ces récits ouvertement catholiques, les références religieuses sont nombreuses dans les œuvres de fiction en bande dessinée publiées à la fois dans des journaux confessionnels (*Bayard, Coeurs vaillants* par exemple) et laïcs[20]. Les années 1940-1960 restent néanmoins dominées par le genre de la biographie hagiographique, dont *Don Bosco* constitue le modèle, inégalé ik est vrai.

Les publications religieuses décroissent cependant peu à peu au cours des années 1960, parallèlement à l'effacement progressif des références directes à la religion dans les publications laïques (*Tintin* et *Spirou* notamment).

---

15 Parmi celles-ci, on peut mentionner par exemple « Charles de Foucauld. Reconnaissance au Maroc sauvage » (Octave Joly, Eddy Paape ; le cas de Foucauld inspirera également Jijé, qui livrera une biographie plus étoffée *dans Charles de Foucauld, conquérant pacifique du Sahara* (Dupuis, 1959). Cependant, sur le millier d'histoires de l'oncle Paul, les récits religieux n'occupent qu'une place mineure.

16 L'histoire sera publiée en album par le Lombard en 1957.

17 Fruit de la collaboration de l'abbé Courtois et de Frédéric-Antonin Breysse, *La Plus belle histoire* s'impose rapidement comme un succès majeur de Fleurus ; ainsi, de 1962 à 1974, pas moins de onze rééditions se succèdent, totalisant 150 000 exemplaires.

18 Robert Rigot signe ainsi les dessins de plus de quarante titres, dont ceux consacrés à Saint Bernard, à Jeanne d'Arc ou au *Bon Pape Jean*.

19 L'album mentionne ainsi à propos de sa mort : « il mourut probablement avant le début de la vie publique de Notre-Seigneur, car à partir de ce moment-là, l'Evangile parle de Jésus comme le Fils de Marie, ce qui semble indiquer que celle-ci était veuve depuis déjà un certain temps. A défaut de détails précis, il nous est facile d'imaginer la sérénité de cette mort entre les bras de Jésus et de Marie et l'accueil réservé au ciel à ce bon serviteur, si fidèle gardien du double dépôt précieux qui lui avait été confié ». J. Richard, Solveg, *Marie, mère de Jésus*, p. 86.

20 On trouve ainsi de nombreuses allusions à la religion dans les récits publiés dans les pages de *Spirou* et *Tintin,* de *La Patrouille des Castors* à *Michel Vaillant*. On en trouvera une analyse dans l'ouvrage de Philippe Delisle, *Spirou, Tintin et Cie, une littérature catholique ?: années 1930-années 1980*. Paris, Karthala, 2010.

Jusqu'aux années 1970, à l'exception de *Tournesol*, publication protestante novatrice dans ses usages catéchétiques, les bandes dessinées religieuses ne mettent en avant, au fond, que les valeurs chrétiennes (à travers les hagiographies dessinées) sans affronter les textes fondateurs, qui passent par d'autres dispositifs médiatiques, tels que le catéchisme. La bande dessinée rencontre un double problème lorsqu'elle cherche à s'emparer de la Bible. D'une part, son statut culturel, qui la relègue longtemps au rang de sous-culture enfantine, ne la rend pas digne de porter le texte sacré, d'autant qu'en contexte catholique, ces publications sont soumises à l'*imprimatur* des autorités ecclésiastiques[21].

Ces rééditions interviennent à un moment où les Bibles en bande dessinée se banalisent. Le milieu des années 1970 est en effet marqué par une profusion d'initiatives.

D'une part, Fleurus lance en 1974 sa collection « Vivants témoins » ; si celle-ci conserve de « Belles histoires et belles vies » (arrêtée en 1971) le principe des biographies de grands hommes (et grandes femmes) de l'Eglise, elle fait surtout appel à des dessinateurs qui impriment une marque plus moderne à la collection ; les contributions de Dino Battaglia comptent ainsi parmi les plus marquantes d'entre elles.

Les éditions Cheminements proposent, à partir de 1975, une « Bible pour tous » intitulée *Jésus libérateur* : quatre volumes portant sur l'ancien testament, sur un scénario du père Pierre Thivollier, Fils de la Charité, connu pour son livre à succès *Le Libérateur*. Cette initiative est suivie dès 1976 de *Jésus et son message de libération*, puis de la collection « Bibliorama » ; à partir de 1979, le relais est pris par la collection « Histoire du peuple de Dieu » publiée par les éditions du Bosquet. De 1976 à 1979, Univers-Média publie sa Bible en bandes dessinées[22].

Ce foisonnement de publications par des maisons spécialisées dans la deuxième moitié des années 1970 est repris et amplifié, au début de la décennie suivante, par les maisons généralistes. En 1983, le succès de *L'Histoire de France en bandes dessinées*[23] pousse les éditions Larousse à proposer une Bible en huit volumes[24] ; la même année, Dargaud propose lui aussi sa Bible en bande dessinée[25].

A la fin de la décennie, les récits religieux se déplacent cependant vers les pages des journaux spécialisés, notamment vers le dernier-né, *Grain de soleil*, rejeton de *Pomme d'api* dédié à l'éveil religieux – sans oublier *Tournesol* côté protestant.

La Bible en phylactères : un double obstacle

Plus profondément, l'adaptation en bande dessinée de la Bible pose des problèmes théologiques

21 Cet obstacle de l'illégitimité culturelle n'est cependant pas spécifique au texte biblique, puisque l'on peut retrouver les mêmes obstacles dans le cas des œuvres littéraires adaptées.

22 15 volumes de 1976 à 1978, sur des textes du Père René Berthier ; la plupart des dessins sont de Régine et Bruno Le Sourd.

23 Collection de 24 volumes parus d'octobre 1976 à juillet 1980.

24 Sous le titre *Découvrir la Bible*.

25 Les Religions de la Bible : une encyclopédie de bande dessinée et de textes illustrés (cinq volumes, 1984-1985).

redoutables. D'une part, art visuel, la bande dessinée doit nécessairement *représenter*, et donc se résoudre, malgré toutes les précautions, à trahir la réalité historique. L'Ancien Testament rapporte la parole des prophètes ; il n'en décrit pas les visages. Surtout, la parole divine est avant tout *logos* : comment la transcrire par des images ? De la Genèse à l'Annonciation, des Commandements à la prédication du Christ, le message biblique est fondé, contenu dans le texte. On retrouve là le distinguo platonicien entre l'image supposée s'adresser aux sens, tandis que le verbe s'adresserait à l'intellect. Entre l'immanence de l'image et la transcendance du texte, il paraît difficilement envisageable de transmettre une vérité biblique par l'image, et même de ne pas en trahir le message verbal, à moins de submerger le dessin par le texte.

C'est bien le choix opéré pour l'œuvre tout à fait singulière de l'abbé Balthasar et de Joseph Gillain, *Emmanuel*[26]. Le dessin y est véritablement saturé de texte, accompagné de notes de bas de page, ainsi que de cartes de la Palestine. La place considérable du texte[27] tient à la volonté de rester le plus près possible du texte biblique, dont les coupes sont limitées au maximum, au point que les échanges entre personnages sont régulièrement, et contre toute logique, ponctuées de « il dit : ». Le texte biblique met donc à l'épreuve les limites même du langage de la bande dessinée et le fonctionnement de la dialectique texte/image[28]. La forme narrative des histoires en images, qui repose sur une interaction moindre du texte et de l'image, paraît donc, paradoxalement, plus adaptée aux mises en images de la Bible.

Dans les années 1980, sur fond de vogue de la bande dessinée historique, les mises en images de la Bible se multiplient. Une des justifications qui accompagnent cette prolifération de publication est justement l'argument de la vraisemblance historique, systématiquement répété, étayé notamment par les épais dossiers documentaires qui complètent les albums, montrant les fouilles archéologiques, des photos de paysages... Les éditeurs cherchent donc, d'une certaine manière, à se dédouaner de leur mise en images « sacrilège », en ancrant Dans son essai sur la religion dans la bande dessinée, Jean-Bruno Renard avance une explication supplémentaire, liée à la méfiance des religions du Livre envers l'image :

> Dans des populations en grande majorité analphabètes, les images étaient un moyen efficace de catéchèse – les cathédrales comme « livres de pierre » – mais, depuis l'alphabétisation et l'imprimerie, l'image a été cantonnée dans un rôle secondaire. (…) Par ailleurs, pendant des siècles –

26 Henri Balthasar, Jijé [Joseph Gillain, dit] : *Emmanuel. La vie de Jésus en Bandes Dessinées*. Marcinelle, Dupuis, 1947 [Paris, Imprimerie des Orphelins apprentis d'Auteuil, 1984].

27 À plusieurs reprises, des pages entières sont consacrées à un même texte reproduit intégralement, comme le Sermon sur la montagne (pp. 42-44 ; Matthieu, V), ou la mise en garde de Jésus contre les pharisiens et les scribes (« Malheur à vous, scribes et pharisiens... », Matthieu, XXIII).

28 Les bandes dessinées muettes ont évidemment démontré, si besoin était, que le texte ne constituait pas une condition nécessaire pour définir la bande dessinée. De fait, cependant, la plupart des œuvres incluent du texte, dans des proportions variables. L'abondance du texte, véritable déluge qui risque d'emporter le lecteur, constitue cependant, à notre connaissance, un cas unique dans l'histoire de la bande dessinée européenne.

du christianisme primitif au XIXe siècle – la fonction des images bibliques a été de *rappeler* des épisodes importants de *L'Histoire Sainte* et non de *raconter* celle-ci[29].

Les réticences des éditeurs confessionnels et laïcs à adapter la Bible en bande dessinée sont cependant levées progressivement à partir des années 1970 sous la conjonction de plusieurs facteurs. Le renouvellement de la catéchèse après Vatican II permet d'envisager de nouvelles armes pour lutter contre l'incroyance. Dans le même temps, l'explosion du marché de l'album de bande dessinée aiguise les appétits des éditeurs. Secteur éditorial extrêmement dynamique, la bande dessinée apparaît également comme un langage jeune, paré de toutes les vertus à l'heure où les inquiétudes médiatiques se reportent sur la consommation télévisuelle. L'explosion de la production rencontre donc les évolutions doctrinales et un regard ecclésial différent sur la bande dessinée, jugé digne de transposer le texte biblique.

Ce revirement est entre autres exposé par le dominicain Jacques Loew, pionnier du mouvement des prêtres ouvriers et fondateur de la Mission Ouvrière Saints Pierre-et-Paul, dans sa préface au Nouveau Testament coédité par les éditions Bible et Tradition et Fayard en 1977 :

> Pourquoi le cacher ? Le signataire de cette préface a hésité, réfléchi, prié avant d'accepter de participer – même modestement – à cette édition.
>
> N'est-ce pas réduire « l'indicible » - ce qui *ne peut* être dit - « l'ineffable » - ce qui ne saurait être raconté – que de le mettre en bande dessinée ?
>
> Comment allier la description du « Mystère » (…) avec un mode de représentation qui ne saisit que le visible et en accentue les traits ? Pour le croyant émerveillé par la phrase de saint Jean : « Et le Verbe s'est fait chair », n'est-ce pas insister sur la « chair » et masquer le « Verbe » ?
>
> Il y a bien Fra Angelico dont les fresques conduisent au-delà de la peinture ou le Rembrandt des *Disciples d'Emmaüs*. Mais évoquer de tels noms, n'est-ce pas aggraver le désarroi et condamner l'entreprise ? Et pourtant, si Dieu a pris la condition d'homme « en toute chose excepté le péché », pourquoi refuser un mode d'expression universellement répandu aujourd'hui ?[30]

La revalorisation globale du statut de la bande dessinée dans la hiérarchie culturelle, consécutive aux initiatives prises pour sa légitimation[31], rencontre donc à la fois l'explosion de ce marché et un intérêt nouveau des éditeurs religieux pour ce média qu'ils ont longtemps appréhendé avec méfiance ou circonspection. Au passage, on remarque que la légitimation catholique des bandes dessinées religieuses s'appuient quasi systématiquement sur l'illustre précédent des fresques médiévales. Ainsi le père Gabriel David défend-il la réédition de l'*Emmanuel* de Jijé et du père Balthasar :

> De prime abord, une bande dessinée sur l'Evangile agace beaucoup de gens. Ils perçoivent assez mal un

29 Jean-Bruno Renard, *Bandes dessinées et croyances du siècle, essai sur la religion et le fantastique dans la bande dessinée franco-belge,* Paris, PUF, 1986, pp. 34-36.

30 Jacques Loew, « Préface », *in La Jeunesse de Jésus : texte des Evangiles.* Salon-de-Provence-Paris, éd. Bible et Tradition-Fayard, 1977.

31 Luc Boltanski, « La constitution du champ de la bande dessinée », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°1, 1975, pp. 37-59.

> tel amalgame. N'est-ce pas un sacrilège ? (...) Personnellement, en regardant ses dessins, j'ai toujours eu la conviction que Jijé avait fait, avant tout, une œuvre de contemplatif, qu'il avait perçu de l'intérieur, avec les yeux du coeur, les attitudes qu'il attribuait au Seigneur. Aussi je parlerai davantage d'une prodigieuse fresque, plus proche de Giotto et des Primitifs italiens que des bandes dessinées modernes.[32]

Alors que les pionniers du mouvement bédéphile tentaient de légitimer le 9e art en le rapprochant des formes les plus anciennes d'histoires en images (colonne trajane, fresques égyptiennes, voire peintures pariétales), les pionniers de la bande dessinée catholique ancrent eux-même cette démarche dans une tradition propre, celle de la fresque religieuse.

Tournesol, un catéchisme en bande dessinée

Au même moment émerge cependant la publication qui va sans doute le plus loin dans l'utilisation religieuse de la bande dessinée : *Tournesol*, publication de la Ligue pour la lecture de la Bible. Fondé en 1867, ce mouvement évangélique, membre de la Fédération protestante de France, lance en 1960 un journal pour enfants de grand format, animé par un ancien instituteur devenu pasteur, André Adoul. Après quatre ans d'existence, le journal adopte une nouvelle formule qui fait de lui un cas à part dans le paysage de la presse religieuse pour enfants. *Tournesol* reprend les caractéristiques formelles des « petits formats » : formats de poche, 48 pages brochées sur un papier de qualité médiocre... Apparus dans les années 1950, les « petits formats » prennent le relais des « récits complets » sur le terrain d'une bande dessinée « populaire », reléguée dans l'illégitimité culturelle[33]. C'est donc ce format – inédit au sein des publications religieuses – qu'adopte la Ligue pour la lecture de la Bible pour diffuser son message évangélique. La bande dessinée y joue un rôle central et prépondérant, le rédactionnel ne venant que pour (discrètement) expliciter le sens des récits proposés et proposer quelques lectures et prières. Ainsi, le premier numéro de la nouvelle formule contient un récit complet de 22 pages, « Une lueur dans la nuit », à l'histoire fort simple. Un voisin, injuste envers deux jeunes enfants, se repent finalement quand, après les prières répétées des enfants, ceux-ci le sauvent en allumant une lumière qui le guide dans une tempête de neige. La portée du récit est éclairée par un court texte :

> « La lumière qui brille dans nos ténèbres et qui nous montre le chemin du salut, c'est la BIBLE. Elle est comme une lampe sur notre sentier (Psaume 119.105). Notre lumière, c'est aussi JESUS, LA LUMERE DU MONDE. Lui seul nous conduit à Dieu.
>
> Sais-tu que tu erres dans la tempête et la nuit de ce monde ? C'est le chemin de la perdition que tu es en train de suivre. Tourne-toi vers Jésus. Place ta confiance en ce Sauveur parfait. Par sa mort, il a

32 Père Gabriel David, « Introduction », in abbé Balthasar, Jijé : *Emmanuel. La vie de Jésus en Bandes Dessinées*. Paris, Imprimerie des Orphelins apprentis d'Auteuil, 1984.

33 Gérard Thomassian, *Encyclopédie des bandes dessinées de petit format*, tome 1. Paris, Gérard Thomassian, 1994, p. 8.

ouvert le chemin du ciel. Il t'apporte le pardon et la vie qu'il t'offre gratuitement : “Celui qui croit au Fils a la vie éternelle” (Jean 3.36).

Si tu as des doutes à ce sujet, écris-nous bien simplement »[34].

C'est donc bien toute une catéchèse en bande dessinée qui est proposée aux enfants, autour de trois directions : les récits du quotidien, qui mettent en scène deux jeunes enfants dans des situations banales (l'irascibilité d’une vendeuse de primeurs, le conflit entre la tante et ses voisins, la disparition d’un sac de provisions à proximité d’un campement gitan, etc.), pour montrer comment la Bible aide à surmonter les menues étapes de la vie, à chaque instant ; quelques histoires « vraies »[35] ; enfin et surtout, la mise en bande dessinée de la Bible. Si *France-Soir* publie à partir de 1964 une version illustrée du texte biblique, *Tournesol* propose une version moderne, qui évacue les pesants pavés sous les cases pour faire de l'image le moteur même du récit biblique. La publication de cette Bible en images commence outre-Atlantique, dans *Sunday Pix*, un hebdomadaire publié par la David C. Cook Publishing Company diffusé pour l'essentiel dans les écoles du dimanche. Adoptant le format des *comic books, Sunday Pix* publie des récits bibliques, des histoires de missionnaires... *Tournesol* en reprend, entre autres, la série américaine *The Picture Bible for All Ages*, laquelle, sur un scénario d'Iva Hoth et sous la plume d'André Le Blanc[36], propose une version très dynamique du récit biblique, très inspirée de l'esthétique du péplum[37]. Suite à la publication dans les pages de *Tournesol*, la Ligue pour la lecture de la Bible en propose une version en format livre de poche en 1975-1978 sous le titre « La Bible en bandes dessinées », puis une version cartonnée en couleurs en 1987[38].

Parmi les nombreuses initiatives qui jalonnent les années 1970-1980, on relève la forte singularité du travail entrepris par *Tournesol*. Au-delà de son caractère pionnier, on constate en effet une orientation très différente dans la mise en images de la Bible par le périodique protestant. Le didactisme s'opère en effet par des biais très différents. Tandis que les publications catholiques mettent l'accent sur des dossiers documentaires plus ou moins épais qui permettent d'ancrer les récits bibliques dans un contexte historique et archéologique, ou de prolonger certains aspects évoqués en bande dessinée (le culte marial, la signification de Pâques...), Tournesol s'en tient à un dispositif nettement plus minimaliste en apparence. Nul dossier documentaire en effet : l'essentiel

34 Rédactionnel non signé, *Tournesol* n°1 (2e série), 1964, p. 25.

35 Comme par exemple, dans son numéro 2, « Le dernier révolté », qui rapporte l’histoire du dernier survivant du *Bounty*, devenu fervent chrétien : « Nous avons une dois de plus la preuve que la Bible est un livre puissant et actuel. Il peut transformer un pirate en un homme doux et humble, d'une haute valeur morale et spirituelle. Oui, la Bible est le livre des livres qui change les vies. C'est pourquoi, ne manque pas de la lire attentivement, avec sérieux, dans un esprit de soumission à Celui qui parle dans ses pages ».

36 Dessinateur américain né en 1921 en Amérique centrale

37 Moïse y est ainsi clairement représenté sous les traits de Charlton Heston dans les *Dix Commandements* de Cecil B. DeMille, sorti en 1953.

38 Cette version, de 16,5x24 cm, propose ainsi un format intermédiaire entre le livre de poche et l'album cartonné grand format, encore très rare à cette époque dans l'édition de bande dessinée. Cette Bible en bande dessinée a été rééditée, en 2000, par la Ligue pour la Lecture de la Bible

étant de lire la Bible, c'est elle qui prolonge la lecture des aventures dessinées. La lecture de la Bible est en effet constamment suggérée et guidée. Parfois même, à l'inverse, c'est sa lecture qui joue le rôle moteur dans l'histoire. Ainsi, dans le n°9, « Une bonne prise » commence par la lecture, par Pierre et Yvette, dans le train de retour de leur camp biblique, d'un extrait de la Bible :

- Dis donc ! Qu'est-ce que ça veut dire : « J'exhorte Evodie et Syntyche à être d'un même sentiment dans le seigneur et toi, fidèle collègue, aide-les » ? (Philippiens 4.2)
- C'est simple ! Evodie et Syntyche sont deux dames de l'église de Philippes qui ne s'entendent pas. L'apôtre Paul les encourage à faire la paix et à marcher la main dans la main.
- Alors je comprends la suite ! Le destinataire de la lettre devra aussi faire sa part... c'est-à-dire les aider à tomber d'accord.
- C'est bien ça, je pense ! Au fond, nous devons travailler à encourager les gens qui ne s'entendent pas... à se raccommoder.

Par la suite, arrivés à destination, les deux enfants s'emploient, malgré l'opposition des adultes, à réconcilier leur tante et son voisin Gédéon. Dans l'espace fictionnel comme dans le contrat de lecture qui lie les enfants à la revue, la Bible est donc partout, et se suffit à elle-même, contrairement aux éditions catholiques généralement accompagnées de dossiers documentaires.

*

* *

L'incarnation du Verbe divin étant un des enjeux majeurs du christianisme, il n'est guère surprenant que la mise images du texte biblique soulève des réticences fortes. Mais alors que le cinéma s'empare précocement de la Bible (que l'on songe, par exemple, aux *Dix Commandements* de Cecil B. DeMille en 1923[39], ou à *La Bible* de John Huston en 1966[40]), la bande dessinée s'y montre longtemps rétive, auteurs et éditeurs préférant généralement contourner les obstacles de la représentation en s'intéressant aux grandes figures du christianisme.

Les éditeurs catholiques et laïcs qui se multiplient à partir des années 1970 multiplient d'ailleurs dossiers documentaires et notes explicatives. Du point de vue chronologique comme du point de vue du rapport au Verbe, la Ligue pour la lecture de la Bible fait donc figure d'exception. En défendant une approche désinhibée du texte biblique, en n'hésitant pas, pour ce faire, à adopter des

39 Cecil B. DeMille, *The Ten Commandments*, noir et blanc, muet, 1923 ; puis, du même, la version parlante et couleurs de 1956.

40 Nous ne mentionnons ici que les exemples les plus aisément identifiables, mais il ne faut pas oublier que, dès 1897, les frères Lumière tournent *La Vie et la passion du Christ* ; Georges Méliès, de son côté, propose en 1899 *Le Christ marchant sur les flots*. Mais le plus marquant de la période est assurément *La Vie et la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, produit par Pathé, diffusé pendant une trentaine d'années dans les missions, de la Bretagne à l'Indochine.

médias nouveaux, cet éditeur met en place un véritable tournant catéchétique, que l'on retrouvera ensuite dans l'édition catholique à la faveur de l'explosion du marché de la bande dessinée. L'effervescence éditoriale qui se manifeste jusqu'à la fin des années 1980 est cependant de courte durée, puisque les années 1990 inaugurent une ère de repli progressif des bandes dessinées bibliques vers un marché de niche.